

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Jean Lafitte

Le 27 mars 2007

**Discours de bienvenue
de Monsieur Alexis Arette,
académicien de Béarn**

**Discours de remerciements
de Monsieur Jean Lafitte,
nouvel académicien**

Monsieur le Président,
Mesdames les Académiciennes, Messieurs les Académiciens,
Cher Alexis,
Chers amis,

L'usage veut que la personne qu'une académie reçoit en son sein réponde au discours qui l'accueille par une allocution de remerciements. Je vais m'y conformer avec d'autant plus de conviction que j'éprouve une grande reconnaissance envers votre Institution, et spécialement envers les personnes qui la composent aujourd'hui et qui m'ont fait l'honneur de m'accepter parmi elles. Reconnaissance toute particulière envers Alexis Arette, ami de longue date déjà et qui a si bien su me présenter; et aussi envers Jacques Magendie que j'ai rencontré pour la première fois en 1942 quand j'entrai en 5ème au collège St Joseph de Nay; mais c'était déjà un ancien, il était en 3ème.

Merci donc pour cet honneur qui touche ma personne. Mais bien au-delà, j'y vois une reconnaissance de la langue béarnaise et gasconne à laquelle je consacre le plus clair de mon temps de retraité et qui fut, en cette même salle du Parlement de Navarre, celle du discours de M. François Bayrou, alors ministre de l'Éducation nationale et président du Conseil général : le célèbre *Proclam de Pau* du 25 octobre 1993. Et cette langue reste bien présente ici par Alexis Arette, poète tour à tour sensible et enflammé et prosateur brillant qui manie la plume comme jadis les mousquetaires, l'épée. Et je ne saurai oublier mon autre ami André Hourmilougué que vous avez reçu naguère et qui pratique si bien la langue de ses jeunes années. Aussi, au nom de tous ceux qui œuvrent pour que cette vieille langue du Béarn soit connue et fidèlement transmise, je vous dis : Merci !

Mais avant de vous parler davantage de cette langue, je vais vous demander de m'excuser si je m'écarte de l'usage quant au genre de mes propos : *discours* ou même *allocution* me paraissent très au-dessus de mes compétences littéraires; ce sera plutôt un *devisét*, mot béarnais diminutif de *devis*, au sens de "deviser", causerie familière. Et comme le Félibre armagnacais André Pic publiait en 1934 son *Debisét sus l'amne gascoune* (sur l'âme gasconne), je vais m'essayer à un *devisét sus la loéngue biarnése e gascoune* (sur la langue béarnaise et gasconne).

Je ne m'étendrai pas sur l'opposition patois/langue béarnaise : il n'y a certainement ici personne qui confonde un patois, variante appauvrie et altérée d'une langue, et une langue structurée et employée dans tous les domaines de la vie sociale comme le fut jadis le béarnais dans notre Vicomté et le gascon en général, sur le triangle

Garonne-Océan-Pyrénées.

En revanche, il me paraît utile de mettre d'abord un peu d'ordre dans la confusion qui affecte aujourd'hui l'usage des mots occitan, gascon et béarnais. Puis de rappeler que notre langue béarnaise et gasconne est celle de montagnes d'écrits conservés dans les archives publiques et même privées; les plus importants, certes, ont été édités à l'époque moderne, mais il y en a tant d'autres qui attendent encore de révéler aux chercheurs bien des détails de notre histoire, y compris de celle de la langue elle-même. Enfin, d'évoquer ce qui pourrait être l'avenir de cette langue.

Pour ce qui est de la confusion entre "occitan", "gascon" et "béarnais", elle est le fait de beaucoup de personnes, souvent de bonne volonté, qui pensent que ces mots recouvrent une même réalité, et qu'il convient de faire abstraction de ces différences d'appellations.

J'ai été moi-même de ces personnes, car mon itinéraire gascon et béarnais m'a très vite conduit à l'association occitaniste de Béarn *Per noste* puis à la section parisienne de l'*Institut d'études occitanes* (ou I.E.O.-Paris); j'ai donc cru tout ce qui s'y disait des "poupées russes" que seraient le béarnais, le gascon et l'occitan. Mais déjà, même si ma culture linguistique me permettait de comprendre le languedocien qui prédominait à l'I.E.O.-Paris, je n'arrivais pas à le sentir comme mien, pour sa trop grande distance d'avec la langue béarnaise entendue dans ma jeunesse. Et je ne devais pas être le seul, puisque c'est pour répondre à la demande des Gascons de l'I.E.O.-Paris que son président me demanda en 1989 de me charger d'un cours de gascon, car celui d'occitan languedocien ne pouvait les satisfaire.

La réciproque est également vérifiée, comme l'a constaté Marcel Amont dans *Comment peut-on être Gascon !*:

« ... AUJOURD'HUI, quoi qu'on en dise, si je parle ou chante en béarnais au pays de Mistral, devant des Carcassonnais ou même des Toulousains, plus proches géographiquement, je ne serai pas compris de la plupart des autochtones, sauf des spécialistes, tout au moins de ceux qui ont un peu étudié la question. »

Et cela n'est pas nouveau : l'ancien gascon différait assez de la langue romane plus ou moins unifiée des troubadours pour que, dès les environs de 1200, un "descort" du troubadour Raimbaut de Vaqueiras oppose en des strophes différentes ce roman commun à quatre autres langues, génois, langue d'oïl, gascon et galicien. En 1356, notre gascon fut même exclu de l'écrit littéraire des Toulousains car il était pour eux langue étrangère comme le français, l'anglais, l'espagnol, etc. De nos

jours, enfin, le grand romaniste allemand Kurt Baldinger a dirigé jusqu'à sa mort récente un *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon* distinct de celui de l'ancien occitan.

Car il a été récemment prouvé, sans que s'élève la moindre contradiction, qu'aux environs de l'an 600, le gascon avait déjà émergé du latin tardif, avec les traits phonétiques qui le distinguent de tous les autres parlers d'oc, et cela bien avant que ceux-ci ne se caractérisent. Ce qui n'a fait que confirmer l'opinion de tous les grands romanistes qui, depuis plus de 120 ans, ont affirmé que le gascon était une langue distincte de celles qu'on réunit sous le nom collectif d'occitan.

Ainsi, notre langue est appelée "gascon" depuis au moins le texte toulousain de 1356 que je viens d'évoquer, et, pour ce qui concerne ses formes parlées en Béarn, "béarnais" depuis au moins 1554. Aussi, entretenir la confusion sur le nom de notre langue, c'est à la fois faire le jeu de tous les pêcheurs en eau trouble, et pire encore, désorienter le commun des habitants de ce pays et donc faire obstacle au maintien de cette langue. S'il est donc salutaire de rejeter les disputes autour de ces noms, on n'y mettra fin que par une démarche scientifique sans présupposés idéologiques.

Il en résulte que nous devons abandonner toute prétention à l'héritage des troubadours : les quelques uns connus comme originaires de Gascogne ont écrit dans la langue littéraire commune, et non dans leur gascon maternel; celui-ci servit certainement aux improvisations populaires que les Basques pratiquent encore, mais elles n'ont pas laissé de trace écrite.

En revanche, les fors de Béarn ou les coutumes de Bayonne, Bordeaux et autres villes gasconnes sont les témoins d'une société régie par le droit, donc "civilisée", et ont donné lieu à des quantités considérables d'actes juridiques conservés par les Archives départementales.

De cela, il faut que les élites en soient pleinement conscientes, et considèrent que même perdue d'usage, la langue béarnaise et gasconne est bien autre chose que le parler sommaire et terre à terre de paysans peu instruits.

J'ai évoqué plus haut le *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon* en cours d'élaboration à l'Université de Heidelberg; c'est dire l'intérêt que les savants portent à notre ancienne langue. L'an dernier, c'est le professeur Xavier Ravier, de l'Université de Toulouse, qui a

publié pour la première fois le *Cartulaire de Bigorre*; or ce texte est connu par trois documents, dont deux sont aux *Archives* de notre département et le dernier à Bordeaux; car les vicomtes de Béarn furent comtes de Bigorre de 1425 à la fin de l'Ancien Régime.

Un de mes jeunes amis doit soutenir prochainement à Oxford une thèse d'histoire sur les relations du Roi d'Angleterre et Duc d'Aquitaine avec ses sujets gascons aux XIV^e et XV^e s., et bien entendu, il a beaucoup exploité les archives de l'époque, pour une grande part écrites en gascon.

Ici même à Pau, le professeur Tucoo-Chala a été un immense explorateur de nos archives, et spécialement autour de Gaston Fébus; mais il a aussi publié, entre autres, les *Cartulaires d'Ossau*, témoins très vivant des aspects juridiques de la vie pastorale de la Vallée.

M. Christian Desplat, qui lui a succédé comme professeur à l'Université et comme Président de la *Société des sciences, lettres et arts de Pau et du Béarn*, est aussi un familier de nos archives et nous lui devons notamment une édition très instructive du For de Béarn de 1551.

Mais je ne suis pas historien, et je n'ai cité ces exemples que pour allécher ceux d'entre vous qui n'auraient pas encore goûté aux délices de notre histoire.

Je serai plus à l'aise pour vous parler de la langue ancienne de nos manuscrits. Leur étude me fut recommandé au début de mes travaux sur l'écriture du gascon par un professeur de Clermont-Ferrand, spécialiste d'occitan; et plus j'ai avancé, plus je me suis félicité d'avoir suivi ce conseil.

Cela m'a permis d'abord de mettre sérieusement en doute les affirmations des grammairiens occitanistes pour qui la graphie adoptée par l'I. E. O. était un retour à l'écriture des Anciens. Par exemple, cette graphie écrit *non* la négation prononcée "nou"; mais on ne trouve que "no" dans nos anciens textes; de même, la graphie occitane écrit le son "ch" *sh* ou *ish*; mais ces lettres sont extrêmement rares chez nos Anciens, qui utilisaient quasi exclusivement *x* ou *ix*; nous en avons encore la trace avec *Mirepeix*, *Baudreix*, *Castéra-Loubix*.

Plus encore, la finale féminine latine *-a*, imposée par l'écriture occitane, avait quasiment disparu de l'écrit béarnais dès les premiers manuscrits qui nous soient parvenus. Le plus célèbre est sans doute la *Charte des boucheries d'Orthez*, datée du 2 novembre 1270. Or on n'y

trouve ce *-a* féminin que dans les trois mots de la formule figée du début du texte : *Coneguda causa sia*; partout ailleurs, il a fait place à *-e* : *aquestes letres, carnicerie, biele* etc. Et si le *-a* réapparaît au XVI^e s., notamment dans le *For* de 1551 déjà évoqué, puis dans la traduction béarnaise des *Psaumes* publiée par Arnaud de Salette en 1583, c'est sans doute, comme l'a suggéré le linguiste occitaniste Michel Grosclaude, parce que le siège du pouvoir était passé à Pau, et que cette finale y était toujours en [a], comme aujourd'hui encore à Pontacq ou à Nay.

Ce manuscrit m'a même permis de vérifier une hypothèse qui m'était venue à l'esprit à la vue de la carte montrant les zones où le **b** et le **u** consonne latin entre voyelles se prononcent [w] comme dans 'vivere' devenu ['βiwe] de celles où il est passé à [β], où le même mot se dit ['βiβe] : le [w] serait primitif parce que présent dans des zones rurales conservatrices tandis que le [β] serait une innovation dans les zones comme le Béarn, Bayonne ou Bordeaux-ville et la rive droite de la Garonne, qui sont en contact avec des parlers espagnols ou languedociens. Et de fait, dans la Charte d'Orthez, ce sont bien des *u* qu'on lit là où je m'attendais à trouver une prononciation en [w], comme dans *Gauer* (Gave), *ave* (avait), *priuad* (privé), alors que les *v* étymologiques non intervocaliques sont notés par *b* parce que prononcés [β] comme aujourd'hui : *abieders, abiencuz*, du verbe *abier* < 'advenir', *biele* < 'villa' etc. Bien sûr, d'autres textes ont confirmé ce fait, et j'ai même pu dater aux environs de 1400 le début du passage de [w] à [β] en Béarn.

Un autre changement phonétique est le passage des *o* fermés au son [u]; sur ce point je crois, il y a peut-être de cela une dizaine d'années, j'avais été amené à défendre devant Alexis Arette la graphie occitane de [u] par *o* comme étant l'authentique graphie béarnaise de notre moyen-âge; c'est du français langue dominante que serait venue l'orthographe moderne en *ou*, que les Félibres ont consacrée en 1900-1905, sur proposition du grand romaniste que fut le professeur d'université Édouard Bourciez. Alexis me rétorqua que c'était tout simplement parce que la langue ancienne était différente de l'actuelle; mais fort des leçons des professeurs en titre du camp occitaniste, je ne le crus pas.

Et voilà que mes études m'ont fait découvrir le témoignage étonnamment éclairant d'Arnaud de Salette dans ses *Psaumes* déjà évoqués : il écrivait par *o* l'article *lo, los, vocala, io, no...* qui avaient « *la prononciatioô naturala de la vocala o* » — ce sont les mots de l'auteur —, mais *ou* (ou bien), *nous, vous, toutala...*, déjà passés à "ou".

Or la même présence sporadique de mots en *ou* se rencontrait dès

1567 chez le Gascon Pey de Garros; par exemple, les mots *ou* (ou bien) et *prou* (assez) dans la soixantaine de vers que Pierre Bec, linguiste et professeur d'université largement reconnu par ses pairs, commentait presque mot par mot dans son *Manuel pratique de philologie romane* de 1970. C'était là une graphie incongrue chez un poète dont l'auteur venait d'écrire qu'il fut « sans doute le dernier Occitan [sic] à utiliser [...] le système graphique traditionnel hérité du Moyen-Age »; or le savant linguiste n'en a rien dit. Peu avant, même silence de la part de son ami Robert Lafont, également linguiste et professeur d'université, mais aussi figure de proue de l'occitanisme : dans sa contribution à un colloque de 1968 sur Garros, *La vision du gascon écrit chez Pey de Garros*, il se livre avec intelligence à une étude approfondie de la graphie de cet auteur; mais il persiste à voir dans les *o* de l'auteur la représentation du son [u] comme du son [o] et ignore totalement les mots en *ou* des mêmes œuvres. Serait-ce que la qualité de président de l'I.E.O. de P. Bec et de meneur occitaniste de R. Lafont leur interdisait de voir ce qui aurait ébranlé un dogme de la linguistique et de la graphie occitanistes ?

On peut du moins en conclure que Garros et Salette étaient les témoins d'un changement phonétique en cours, et encore peu avancé, de telle sorte que lorsque les textes des siècles précédents affichaient un *o*, c'était tout simplement parce qu'on prononçait [o] et non [u], dans une langue aux sonorités sans doute assez proches de celles de l'espagnol.

Or M. Grosclaude s'était aperçu du caractère relativement tardif de ce changement en 1986, dans une étude du poète lescarrien Jean-Henri Fondeville qui écrivait vers 1690 : les mots en *ou* y étaient plus nombreux que chez Salette, mais il y en avait encore beaucoup en *o*, qui sont aujourd'hui en [u]. Le linguiste allait donc avancer l'hypothèse que cette évolution n'était pas encore achevée à ce moment-là; mais il arrêta là sa réflexion, qui lui aurait ouvert les yeux sur la grossière erreur de lecture des textes anciens par l'occitanisme et sur le fait que le retour à *o* est un archaïsme, et non un retour à l'authenticité.

C'est donc Alexis Arette qui avait raison ! Si le mysticisme était de mise en ces lieux, je citerais l'Évangile : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. » Mais Alexis n'était pas un enfant, et je crois plutôt qu'il a raisonné avec son bon sens d'homme de la terre qui ne se laisse pas piéger par les subtiles théories à la mode. Et le bon sens, c'est qu'on écrit naturellement comme on prononce. Or c'est justement ce qu'avait admis le même M. Grosclaude, et toujours en 1986, pour expliquer une autre évolution

orthographique du béarnais médiéval : « la réponse est très simple : on écrit comme on prononce ».

Voilà donc quelques exemples de ce que nos anciens textes m'ont révélé de l'histoire de notre langue, et plus encore des erreurs qui ont fondé la graphie occitane, alors que celle-ci défigure la langue moderne, la rend inaccessible à la plupart et en complique gravement l'enseignement.

Mais pour ne pas vous ennuyer davantage par ces considérations techniques, je vais changer de registre et terminer par des propos politiquement incorrects. C'est-à-dire qu'en un temps où il est de bon ton de vilipender les élites, je vais en dire du bien.

Je vais le faire d'abord en négatif, en évoquant le sort fait aux élites quand on a voulu soumettre un peuple et en quelque sorte lui briser les reins. Vers l'an 600 avant notre ère, ce fut Nabuchodonosor qui déporta à Babylone les élites du peuple juif; les petites gens restèrent au pays, mais n'eurent plus le ressort pour se révolter. Plus près de nous, les fosses de Katyn nous ont révélé la façon dont les soviétiques avaient tout simplement assassiné les officiers polonais prisonniers. Et le régime de Pol Pot a exterminé les élites cambodgiennes pour asseoir son pouvoir.

Mais pour revenir à mon sujet, je vais plutôt parler du rôle des élites dans la vie des langues. Et là, c'est encore l'Exil de Babylone qui va ouvrir mon propos : contrairement à tout ce qu'on peut écrire aujourd'hui de l'importance des langues dans la conscience identitaire des peuples, les élites juives déportées à Babylone abandonnèrent l'hébreu pour adopter l'araméen de leurs vainqueurs. Et revenues dans leur pays quand Cyrus l'eut décidé, une soixantaine d'années plus tard, elles y apportèrent l'araméen qui relégua désormais l'hébreu au rôle de langue liturgique.

Le professeur toulousain Michel Banniard, dont je suis avec régale les cours à l'*École pratique des Hautes études*, rappelle le rôle de l'aristocratie sénatoriale dans l'apparition du latin classique au Ier siècle avant notre ère : ces Romains parlaient tous le grec, langue de culture, mais ils aspiraient à pouvoir exprimer les choses de l'esprit dans leur langue autochtone, le latin des paysans. Et c'est parce qu'il y avait une demande puissante que les César, Cicéron, Virgile et autres ont façonné ce latin rustique pour en faire la langue de culture qui nous séduit encore.

Un second courant se fit jour au IVème siècle, toujours à la demande de l'aristocratie sénatoriale, mais devenue chrétienne, et ce fut l'émergence du latin de St Ambroise, St Augustin, St Jérôme et sa

Vulgate sur laquelle on priait encore naguère.

Et pour ce professeur, c'est encore l'aristocratie austrasienne qui, sur le milieu du IXe s., a voulu avoir l'Évangile dans sa langue, provoquant sa mise en vers par « un brillant élève de Raban Maur, Otfrid de Wissembourg »; ce moine a ainsi créé « une terminologie poétique en vieil allemand [et bâti] la forme poétique du vers germanique littéraire ». Et toujours pour Michel Banniard, l'aristocratie franque de Neustrie n'a pas voulu être en reste et ce serait par émulation qu'elle aurait suscité les premières œuvres poétiques en vieux français, devant de deux siècles l'apparition des mêmes genres en Italie et en Espagne.

Dans le Midi, on sait l'importance des cours seigneuriales dans le développement de la poésie des troubadours qu'elles accueillaient, écoutaient et entretenaient.

J'arrête là cette énumération, pour en arriver à ma conclusion.

D'abord, il n'y a peu d'espoir raisonnable que dans les rues de nos villes s'entendent à nouveau le gascon, le béarnais, ni aucune autre langue d'oc, ni sans doute davantage le basque, le breton ou l'alsacien; car lorsque les mères ont cessé de transmettre une langue à leurs enfants, lorsque cette langue n'est plus celle de la famille et de l'environnement des enfants, l'enseignement est incapable de la faire revivre .

Mais il est toujours possible d'apprendre pour son plaisir une langue quelconque, *a fortiori* quand c'est celle des générations qui nous ont précédés sur cette terre de Béarn et de Gascogne, et que ces anciens nous ont laissés des écrits d'une saveur si particulière.

Alors, je fais appel à l'élite que constitue cette assemblée de notre Béarn : si vous manifestez votre intérêt pour la langue béarnaise et gasconne, encouragez ceux qui l'étudient dans les vieux textes comme chez les auteurs modernes, achetez et lisez les livres qu'on édite et réédite aujourd'hui, en rendez compte dans la presse et dans les revues spécialisées, assistez aux manifestations dans et autour de la langue etc., alors vous serez imités par tous ceux qui cherchent leurs racines dans un monde uniformisé. Et plus encore, si vous éclairez les élus sur les réalités de notre langue, si vous rejoignez les associations comme l'*Institut béarnais et gascon* qui œuvrent de leur mieux pour elle, l'apport de vos compétences et de vos titres leur sera un puissant accélérateur.

Et notre vieille langue aura davantage de chances de se perpétuer dans notre Béarn.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, je vous remercie.